

Prologue

Auschwitz, janvier 1945

Il neige sur Auschwitz. Les flocons tourbillonnent, pris dans le faisceau des projecteurs, scintillent sur les barbelés et s'accrochent aux oreilles des chiens de garde. Ils tombent et forment une épaisse couche qui recouvre tout : boue, cadavres et vestiges effondrés des fours crématoires. Ils étouffent également les cris des mourants et les hurlements de panique des gardes. Mais ils ne peuvent rien faire pour adoucir les derniers soubresauts de la violence nazie.

— Raus ! Raus !

Tasha Ancel se réveille en sursaut, recroquevillée contre sa mère, et observe la faible lumière qui s'infiltré par la porte ouverte du block. Une lueur brillante et surnaturelle, produite par les reflets de la neige, semble éclairer les prisonniers blottis sous leurs maigres couvertures. Elle éclaire aussi le kapo qui va de couchette en couchette, frappant les montants de son gourdin, comme si c'était déjà l'aube.

— *Debout, tas de fainéantes. C'est l'heure de la promenade ! Dehors, un berger allemand aboie fébrilement.*

— *La promenade ?*

La mère de Tasha lui prend le bras, ses yeux en alerte dans la pénombre.

— *Prends des couvertures, Tash, autant que tu peux.*

Lydia Ancel roule leur maigre couverture et en attrape une autre, laissée derrière elle par une femme qui s'empresse d'exécuter les ordres du kapo.

— *Où allons-nous ? demande Tasha d'une voix étouffée.*

— *Dehors, quelque part. Les Alliés doivent être en train d'arriver. (Lydia s'arrête au milieu du tumulte des corps et saisit les épaules de Tasha.) Les Alliés arrivent !*

Elle l'embrasse, l'entraînant même dans un petit pas de danse avant que le kapo ne lui assène un coup de massue pour l'arrêter.

Lydia lui rit au nez.

— *Ton petit pouvoir va bientôt disparaître, lui dit-elle en rejetant ses cheveux en arrière, chose possible depuis qu'ils ont un peu repoussé.*

Les nazis avaient cessé de les tondre en novembre dernier, à peu près au moment où ils avaient démoli les fours crématoires. Voir les cheveux roux de sa mère commencer à revenir sur sa tête lui semblait l'une des choses les plus réconfortantes qui soit, et il en allait de même pour Lydia quand elle contemplait les cheveux de sa fille.

— *Vois, ma fille, disait-elle chaque soir en caressant les jeunes pousses déterminées à se dresser sur la tête de Tasha. Ils ne peuvent pas nous détruire. Nous recevons des coups, mais nous nous relevons ; nous recevons des coups, mais nous guérissons ; chaque parcelle de leur haine, nous la combattons par notre amour les uns pour les autres.*

Et maintenant – maintenant les Alliés arrivent et leurs ennemis, semble-t-il, repartent. Tandis que Tasha et Lydia se traînent vers la porte, les couvertures serrées autour d'elles, elles aperçoivent peu à peu les lignes de prisonniers recroquevillés sous les flocons qui continuent de tomber, les minces souffles de leurs poumons épuisés suspendus au-dessus d'eux comme une nappe de brume orange. Avant de sortir, Tasha pose une main sur le mur du block et la pièce froide et honnie lui apparaît alors comme un sanctuaire.

— *Il fait froid dehors.*

— *Le prix de la liberté, peut-être... murmure Lydia. (Elle désigne les grilles austères, au loin.) Une fois que nous serons*

sorties de là, qui sait ce qui pourra arriver... On garde la tête baissée et on se tient près l'une de l'autre, et...

— Toi, recule !

Un garde SS vêtu d'un épais manteau empêche Tasha de sortir.

— Pas d'enfants.

— Je ne suis pas une enfant, répond-elle, paniquée.

Elle a seize ans et a travaillé aussi dur qu'une adulte pour ces maîtres cruels – comment peuvent-ils maintenant décider qu'elle n'est qu'une enfant ?

Lydia est poussée dehors, emportée loin de sa fille par une lente marée humaine.

— J'ai seize ans, proteste Tasha, tentant désespérément de la rejoindre.

— Assez ! crie le garde avant de la pousser si fort qu'elle tombe par terre.

Une autre fille l'aide à se relever.

— Il fait moins froid ici, lui dit cette dernière.

Mais bien que Tasha ait eu exactement la même pensée un instant auparavant, ce n'est plus le cas, désormais, car Lydia est emportée au loin et c'est d'elle que lui vient toute sa chaleur. C'est parce qu'elles sont toujours restées ensemble qu'elles ont pu survivre à cet enfer.

— Maman ! s'écrie-t-elle.

— Tasha ! (Lydia essaie de rebrousser chemin sans y parvenir.) C'est une adulte, crie-t-elle. Elle a seize ans.

— Pas d'enfants, répète le SS.

— Mais...

— Pas de mais, juive, dit-il en frappant la tête de Lydia avec la crosse de son pistolet, avant de rire à gorge déployée en la voyant tituber devant lui.

— Maman.

Il se tourne vers Tasha, l'arme levée, et Lydia lui attrape le bras.

— Ne lui faites pas de mal !

Ses yeux se durcissent et son rire s'évanouit. Il fait lentement pivoter son arme, de façon que son minuscule et mortel canon soit pointé directement sur Lydia.

— Non ! hurle Tasha, mais un officier s'approche, faisant signe de presser le pas, et le garde se contente de pousser Lydia vers les rangs de prisonniers terrifiés.

— Tu as chaque goutte de mon amour, Natasha, lance Lydia, toujours aussi courageuse, toujours aussi combative.

Ces mots qu'elle lui avait répétés tout au long de ces mois sombres et glaciaux qui avaient suivi la perte de sa petite sœur. Chaque goutte de son amour – et cela avait suffi à les maintenir en vie toutes les deux, à les soutenir dans cette lutte pour la sauvegarde de leurs existences. Et, bien que ces mots s'entremêlent intimement aux râles et aux cris de détresse des prisonniers, ils continuent de résonner aux oreilles de Tasha, forts et clairs.

— Tu as toutes les miennes, maman.

Lydia sourit.

— On se retrouvera bientôt, lance-t-elle tandis qu'elle est poussée dans une file d'attente. Reste forte, Tasha, et on se retrouvera à...

Mais ses paroles sont étouffées par la neige, les aboiements des chiens et les files de gens qui se forment rapidement derrière elle, jusqu'à la faire disparaître aux yeux de Tasha. Elle essaie à nouveau d'atteindre la porte, mais d'autres enfants sont repoussés à l'intérieur et elle se bat maintenant contre une impossible marée montante. Le kapo lève son gourdin pour la frapper à nouveau et Tasha recule instinctivement, mais un grand bras se tend et encaisse le coup. Surprise, Tasha lève le regard et croise les yeux bruns d'un garçon de son âge. Elle n'a pas approché de garçon depuis qu'elle a été amenée à Auschwitz en octobre dernier, et celui-ci est grand, avec de larges épaules.

— Georg Lieberman, se présente-t-il, comme s'il s'agissait d'une situation de rencontre absolument normale.

Elle ne parvient qu'à le regarder fixement.

— Tu es vraiment un enfant ? demande-t-elle avec incrédulité.

— C'est ce que je leur ai dit, en tout cas. Mieux vaut être ici que dehors, ajoute-t-il en faisant un signe de tête vers la porte et la nuit glaciale, au-delà.

— Je ne veux pas rester, se lamente Tasha. Non, je ne veux pas.

Elle essaie à nouveau d'atteindre la porte, mais cette dernière se referme aussitôt dans un claquement. Elle entend le bruit sourd d'une lourde traverse de bois qu'on place derrière la porte, et les coups qu'elle y frappe ne servent qu'à faire saigner ses articulations. Cherchant frénétiquement des yeux autour d'elle, elle se hisse au troisième niveau des couchettes, où une mince ouverture apporte un peu de lumière. Les prisonniers évitent généralement cette place, exposée au vent et à la pluie, mais Tasha appuie son visage contre le bois et le minuscule interstice, plissant les yeux pour atténuer la brûlure de la neige.

De l'autre côté d'Auschwitz-Birkenau, elle peut entendre le grincement de métal des portes, alors que les gardes actionnent la manivelle du mécanisme d'ouverture et que les premiers prisonniers commencent à avancer en traînant les pieds. Ils ont tous rêvé de franchir ces portes, mais pas comme ça, pas dans une marche vers l'enfer. Un coup de feu retentit alors qu'un malheureux refuse d'avancer, se voyant éliminé avec autant de désinvolture qu'une fourmi encombrant le sentier.

— Maman ! appelle Tasha, au comble du désespoir.

Puis elle la voit – un éclair roux, des flocons de neige pris dans ses mèches toujours flamboyantes, sous l'éclat des projecteurs. Sa mère regarde autour d'elle, ses yeux bleuvert la cherchant frénétiquement, puis l'avancée des prisonniers s'accélère et elle doit se tourner vers l'avant. Lydia tire la couverture sur sa tête et disparaît dans la nuit.

— Maman, gémit Tasha.

Ses doigts s'agrippent à la petite fenêtre et ses larmes se figent sur ses joues, alors qu'elle est abandonnée à la mort et au froid, avec ce qu'il reste d'Auschwitz-Birkenau.